



Enseigner la philosophie, faire de la philosophie

publié le 02/06/2010 - mis à jour le 03/06/2010

Descriptif :

Les actes du séminaire national qui s'est déroulé sur cette question à Paris en mars 2009.

Sommaire :

- Sommaire
 - Osez être des professeurs de philosophie !
-

Sur le site Eduscol, il est possible de trouver [l'intégralité des actes du séminaire](#) qui s'est déroulé à Paris en mars 2009 sur ce qu'est enseigner la philosophie aujourd'hui. Ce document reprend les conférences et les travaux réalisés en ateliers.

Nous reproduisons ci-dessous la table des matières de cet ouvrage collectif ainsi que le discours de clôture de M. l'Inspecteur Général de Philosophie, Jean-Louis Poirier.

● Sommaire

○ Avant-propos

○ Introductions de Patrick Gérard, Jean-Louis Nembrini, Jean-Louis Poirier

○ Conférences

- La conscience - Jean-Luc Marion
- L'universel et le singulier - Alain de Libera
- La démonstration - Pascal Engel
- Communauté et société - Pierre Manent
- Science et philosophie - Bertrand Saint-Sernin

○ Table ronde

Concept, texte, argument - Vincent Carraud

○ Ateliers

- Compte rendu de la séance de travail sur la conscience - Gilles Olivo
- Compte rendu de la séance de travail sur l'universel et le singulier - Olivier Boulnois
- La rationalité des démonstrations - Pascal Ludwig
- Liberté, normes et vie sociale - André Conrad
- Philosophie et sciences
 - Qu'est-ce qu'une loi de la nature ? - Anouk Barberousse
 - Le problème de la genèse des grandes théories physiques : remarques sur la contribution d'A. Koyré - Dominique Tyvaert
- La classe au cœur de la cité - Caëla Gillespie, Sophie Seban
- Compte-rendu de l'atelier « philosophie et histoire de la philosophie » - Jacqueline Lagrée, Antoine Léandri
- Atelier « méthodes et styles » - Frédéric Cossutta, Mathieu Potte-Bonneville
- Niveaux d'enseignement et cursus - Francis Foreaux

- L'appropriation du savoir en philosophie - Serge Cospérec, Paula La Marne
- Qu'est-ce qu'approfondir ? - Jacques Doly, Dominique Horvilleur

○ Table ronde : La philosophie dans les livres

- Remarques sur quelques mutations récentes de ce qu'on nomme « livre de philosophie » - Roger-Pol Droit
- Comment se porte la philosophie dans les livres ? - Éric Gross

○ Clôture

- Osez être des professeurs de philosophie ! - Jean-Louis Poirier
- Conclusion - François Perret
- Remerciements - Jean GAYON

● Osez être des professeurs de philosophie !

Jean-Louis Poirier

Inspecteur général de l'éducation nationale
Doyen du groupe de philosophie

Chères collègues, chers collègues,

Prenant la parole pour clore ce colloque je me trouve dans la situation remarquable, pour conclure nos journées, d'avoir bien plutôt à ouvrir quelque chose, à donner leur champ à de multiples possibilités. C'est en tout cas ce que je ressens avec force, très clairement, tant l'intensité et le dynamisme de ces journées sont communicatifs. Il y a comme un souffle. Car il s'est bel et bien passé quelque chose, dont je voudrais dégager l'importance pour notre enseignement et pour aider, justement, notre avenir à se concrétiser et à se faire.

Je voudrais d'abord vous complimenter, complimenter chacune et chacun de vous, pour la richesse et la diversité des travaux accomplis. Rien ne saurait mieux témoigner de la vitalité de la philosophie et de son enseignement qu'une telle profusion. Non seulement nous avons entendu des communications dont les problématiques, les inflexions et insistances, la manière de peser dans l'ordre de l'intellect, conduisaient dans toutes les directions, et toutes ces divergences se sont ajoutées les unes aux autres pour susciter non de la contradiction, mais de la richesse, pour mettre en évidence que faire de la philosophie aujourd'hui, c'est s'inscrire dans un mouvement irrépressible en en recueillir une force singulière ; mais nous ne nous sommes pas contentés de recueillir cette force en écoutant, immobiles, ces communications, puisque nous nous sommes encore réunis, le second jour, pour nous approprier cette force, retravailler cette richesse, ajouter à son foisonnement en multipliant les approches, en reprenant dans les ateliers, l'effort continué de cette explication de nous-mêmes avec nous mêmes qui fait le réel de la pensée, la pensée en acte. Husserl ne cesse de répéter que « la philosophie est une tâche commune », voulant dire par là, en rappelant que c'est une *tâche*, que la philosophie n'est jamais toute faite, qu'elle est faite ou à faire, et que, si elle existe comme tâche commune, cette communauté ne tient pas à la rencontre contingente des efforts des uns et des autres, mais à la teneur même des idées, à l'idéalité qui se partage et est la même pour tout un chacun, idéal de compréhension réciproque. Que nous nous soyons trouvés ainsi réunis, ces deux derniers jours, dans cet effort commun atteste à mes yeux l'importance de ce colloque et surtout le fait que son objectif a été atteint : faire, ensemble, de la philosophie, parce que nous sommes professeurs, parce que nous l'enseignons. Merci à tous !

Je voudrais alors profiter de cette réunion pour redire publiquement et non sans une certaine solennité, des choses que nous savons tous, mais qu'il ne faut pas hésiter à proclamer, un peu comme la charte, qui serait la nôtre.

Je voudrais donc énoncer et rappeler un certain nombre de points à partir desquels nous pourrions apercevoir ce que sont les normes de l'enseignement philosophique. Il faut entendre par là, plutôt que de vagues « exigences », de style plus ou moins édifiant, l'ensemble des conditions qui définissent, pour l'enseignement philosophique, la possibilité de se déployer selon les lois qui lui sont propres, conditions elles-mêmes définies par des lois. Nous parlons de normes, parce que ce déploiement est une vie : en ce sens, il peut être plus ou moins accompli, et c'est pourquoi il importe d'énoncer ces normes, pour mieux les voir, mieux les atteindre et mieux s'y ressourcer.

Pour le dire vite — mais non point si mal — le principe de ces normes se trouve dans l'unité substantielle du contenu transmis et du contenu produit. Autrement dit, dans l'enseignement de la philosophie, le plein épanouissement est atteint lorsque le savoir transmis est, par le même mouvement, le savoir élaboré.

Essayons de le dire plus amplement.

Je voudrais d'abord observer que la philosophie est la discipline qui a inventé, pour ainsi dire la première, cette forme remarquable d'ouverture et de partage de soi qu'est l'*enseignement*. L'enseignement, on le sait, se résume dans la formule aristotélicienne qui en fait l'acte commun de l'enseignant et de l'enseigné : autrement dit c'est un processus dans lequel s'accomplit une réalisation, et dans lequel cette réalisation témoigne du fait que ce processus n'est pas et n'a jamais été une transmission, que l'enseignant et l'enseigné ne se font pas face à face, et que la distinction du savoir et de l'ignorance est nulle. Ainsi défini, l'enseignement est ce partage du savoir qui réalise le savoir, en accomplissant le savoir, mais aussi en accomplissant comme savoir en acte, compris et su, le processus de la transmission. Cette dimension essentielle à tout savoir, et bien plus encore au savoir philosophique, se retrouve pratiquement toujours, elle est même mise au cœur de l'entreprise philosophique par exemple lorsque Spinoza, à la recherche d'une conduite de vie, après avoir écarté toutes sortes de biens possibles, rappelle l'exigence de l'enseignement : « je résolu enfin de chercher s'il existait quelque objet qui fût un bien véritable, capable de se communiquer, et par quoi l'âme, renonçant à tout autre, pût être affectée uniquement, un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine »¹. Un bien qui ne peut être communiqué ne peut être un bien véritable. C'est bien pourquoi, fondamentalement, il n'est pas de philosophie qui ne s'enseigne.

Je voudrais maintenant rappeler, en second lieu, que l'enseignement de la philosophie est un enseignement *institué*, et de surcroît, si cela ne va pas de soi, institué dans la liberté.

Cela veut dire, d'abord, qu'il n'y a pas de philosophie « officielle » : la pensée philosophique se développe et s'enseigne selon ses lois propres, sans avoir à retenir quelque détermination étrangère, provenant de quelque autorité politique que ce soit. Personne ne peut, sérieusement, imaginer la moindre menace de ce côté.

Mais cela veut dire aussi que, lorsque nous enseignons la philosophie, nous l'enseignons sous le régime de la « liberté pédagogique ». Notre liberté pédagogique — je voudrais le rappeler clairement — s'exerce dans la conjonction étroite des deux objectifs fixés par les programmes à notre enseignement : « L'enseignement de la philosophie en classes terminales a pour objectif de favoriser l'accès de chaque élève à l'exercice réfléchi du jugement, et de lui offrir une culture philosophique initiale. Ces deux finalités sont substantiellement unies ». Cette union substantielle, qui en fait un seul être, se cherche, s'accomplit et se retrouve dans la pratique pédagogique qui ne sépare jamais l'étude des notions de celle des œuvres, et la lecture des œuvres de l'approfondissement des problèmes.

Il ne faut donc jamais oublier que notre liberté pédagogique s'inscrit nécessairement dans une démarche qui passe toujours par l'acquisition d'une culture philosophique. Il faut récuser les discours ignorantistes qui voudraient donner à croire que l'exercice du jugement suppose de renoncer à la possession d'une culture. Cela va contre notre liberté pédagogique. Simplement, il est vrai cette culture, donc l'acquisition est indispensable, n'est à aucun moment une culture historique, si l'on entend par là la simple possession de savoirs séparés et extérieurs, sus pour eux-mêmes ou indépendamment de ce qui fait leur contenu. Acquérir une culture philosophique n'est pas apprendre quelques éléments positifs d'intelligence humaine disjointes, mais entrer dans cette culture et la faire entrer, la recueillir dans notre vie. Ne pas séparer l'acquisition d'une culture philosophique de l'exercice du jugement, cela veut donc dire la comprendre, mais la comprendre radicalement, la traverser et la mettre en œuvre pour comprendre, directement, ce qu'on appelle, non sans commodité, mais pas si mal, le *réel*.

C'est cela qui est à la fois savoir et juger, enseigner et faire de la philosophie. Quant à ce réel, je veux en dire deux mots. Il ne s'agit pas de nier, ou de contourner, ce qu'a d'indéfiniment problématique, ou difficilement dominable cette notion, qu'il convient de débarrasser de toute approche simplificatrice. Mais précisément, dans la classe où l'on enseigne la philosophie, l'enseignement de la philosophie fait bel et bien surgir ce réel, en sa complexité propre et selon le mode d'apparition qui est le sien : car l'effet de ce regard, ou de cette vue, qui résulte d'un enseignement fait de l'unité substantielle de l'étude des notions et de la lecture des textes, c'est bien de faire apparaître, en quelque sorte directement, cela même que les textes donnent à voir à qui sait les lire. Et cela, on peut bien l'appeler *réel*, peut-être par convention, en tout cas par rencontre, car s'il est donné directement, il est aussi donné — signe irrécusable de cette présence — selon sa temporalité propre, sur le *mode du fugitif*, un peu comme cette vision, dont parle Plotin, offerte — l'espace d'un instant — à qui contemple la beauté. Chacun se souvient, professeur ou élève, de ces moments exceptionnels d'un enseignement, ces grands moments, où, totalement solidaires, élèves et professeurs éprouvent la joie indicible de comprendre *quelque chose*.

Cela, c'est-à-dire l'exercice bien normé de notre liberté pédagogique, fixe sa tâche au professeur de philosophie et fait la force de notre enseignement.

Cette force, banalement, c'est d'abord d'instruire. Redisons-le, il n'y a pas de réflexion sans culture philosophique, et il n'y a pas de culture philosophique sans une appropriation de cette culture, appropriation qui passe par un patient travail de lecture et la mise en œuvre de méthodes rigoureuses. Car la culture philosophique, c'est aussi la maîtrise des outils qui permettent de *faire* de la philosophie et de *apprendre*. La connaissance des notions et des problèmes est d'abord leur compréhension, par quoi elle est indissociable de la maîtrise des concepts fondamentaux de la philosophie, sans lesquels aucun accès à la philosophie n'est possible. C'est là un enseignement, celui de ce que le programme appelle des *repères*, dont nous n'avons pas le droit de priver nos élèves et qui est la clé de tout, à condition, bien sûr, de ne pas en faire un enseignement séparé.

Nous ne devons pas craindre d'instruire : donc d'apprendre à des élèves des choses qu'ils ne savent pas, éventuellement qu'ils ne veulent pas savoir. J'entendais ce matin, dans un atelier, un collègue rappeler qu'il ne choisissait pas ses élèves, qu'il avait donc à faire tout un travail de rapprochement entre ce qu'il devait enseigner et ce que ses élèves attendaient de son enseignement : certes ! Eh bien oui, nous devons enseigner, nous devons oser instruire et enseigner ! Je voudrais vous le dire simplement : osez être des professeurs !

Mais cette force, c'est aussi — non moins banalement, au fond — la force de critiquer. Permettez-moi d'essayer de dire les choses radicalement. Par l'enseignement de la

philosophie un nouveau rapport au réel, ou au monde, est suscité, qui caractérise la philosophie. Nous connaissons bien cela que Hegel, empruntant le mot à Hölderlin, appelait la scission. La philosophie interroge les valeurs de la société et de la vie à partir de principes qui ne sont pas les leurs, le philosophe n'est pas sa place dans ce monde où il se sent d'ailleurs. Dès avant Socrate, cette scission est constitutive de la philosophie, et l'enseignement de la philosophie s'accompagne toujours d'un décalage plus ou moins sensible, sans lequel il ne serait pas lui-même. Mais, le philosophe le sait bien aussi — ou alors son destin n'aurait pas de sens — : au bout du compte, cette scission traduit l'insertion dans une société, plus encore que son refus. Une insertion d'intelligence, que rien n'enferme, ni conditionnement ni conformisme. Peut-être faut-il voir là le sens de la célèbre phrase de Descartes, si vraie en ce sens, de provocation à l'intelligence : « c'est le plus grand bien qui puisse être dans un État que d'avoir de vrais philosophes »². Le philosophe en effet est celui qui voit la lumière de ses propres yeux. S'il n'y a pas nécessairement un écart entre qu'il voit et ce que voient les autres par les yeux d'autrui, il y a toujours un décalage, celui du préjugé manquant.

J'en arrive donc à ma conclusion, à la seule chose au fond que je voulais vous dire : soyez des professeurs de philosophie ! Soyez ceux par qui, dans l'enseignement scolaire, on sait qu'il y a quelque chose au delà de l'horizon économique du besoin et de sa satisfaction !

(1) Spinoza, *Traité de la Réforme de l'entendement* (§ I)

(2) *Principes de la philosophie*, Lettre-préface.